

logo not found or type unknown

Title In memoriam Jacques Jomier, o.p. (1914-2008) : Parcours d'une vie, Jean-Jacques Pérennès, o.p. : Le Père Jacques Jomier à Toulouse (1981-2008), Alain Quilici, o.p. : Annonce du décès du père Jomier par Gamal al-Ghitani dans Akhbār al-yawm, le 10 décembre 2008 [en arabe]

Contained in MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis) Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft

Volume 28 (2010)

pages 1-19

URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/136060>

*IN MEMORIAM*

JACQUES JOMIER, O.P. (1914-2008)

PARCOURS D'UNE VIE

Avec la mort de Jacques Jomier, disparaît non seulement le dernier des membres fondateurs de l'IDEO mais aussi un très bon connaisseur de l'Islam, qui a tenté de le comprendre non seulement par des études savantes, mais aussi par une réelle sensibilité à la foi du petit peuple musulman dont il a partagé la vie au Caire pendant 35 ans.

Jacques Jomier est né à Paris, le 7 mars 1914, dans une famille de cinq enfants, deux filles et trois garçons. La famille habitait rue Daru, dans le 8<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. L'ambiance familiale était assez austère: le père, Julien Jomier, médecin généraliste fils d'un notaire de Provins, était assez représentatif de la moyenne bourgeoisie parisienne de l'époque, conservatrice et assez durement touchée par la fin du système rentier après la première guerre mondiale. La famille semble avoir été antidreyfusarde mais cela n'empêcha pas les enfants d'être sensibles aux débats qui ont marqué le catholicisme français de l'entre-deux guerres: Maritain, Bernanos, Claudel, le catholicisme social. On peut y voir l'influence de la maman, Marie-Louise Hadengue: petite fille d'un industriel collectionneur d'art contemporain et fille d'un artiste-peintre, elle apportait une touche humaniste, de même que la grand-mère qui habitait rue Monceau et semble avoir eu beaucoup d'influence sur les petits Jomier. Les témoignages familiaux font deviner que c'est une famille où l'on se souciait beaucoup de l'éducation et de la formation des enfants, veillant, en particulier, à en faire de bons catholiques. «L'atmosphère dans la famille semble avoir été animée et joyeuse, même si une certaine austérité était la règle. Les enfants étaient très unis», confie Augustin Jomier, un des petits neveux.

Jacques, le quatrième de la fratrie, reçut une éducation chrétienne classique. Après de bonnes études à Sainte-Marie de Monceau, collège tenu par les Marianistes, il fait

une année préparatoire au Lycée Janson de Sailly, où il obtient l'admission à l'École Polytechnique à laquelle il renonce pour entrer au noviciat dominicain d'Amiens en 1932, à l'âge de 18 ans. Jacques Jomier restera en contact étroit avec sa famille. Il fait profession le 23 septembre 1933 et suit une formation dominicaine sans histoire, au couvent du Saulchoir de Kain (Belgique) près de Tournai, où les dominicains de la province de France avaient leur maison d'étude depuis les expulsions des religieux en 1905. Il y rencontre un autre frère dominicain avec qui il va cheminer longtemps: le frère Georges Anawati, alors appelé frère Marie-Marcel. Anawati est son aîné de neuf ans et a déjà beaucoup vécu: études de pharmacie à Beyrouth, études de chimie à Lyon, douloureuse recherche de sa vocation à Alexandrie; mais tous deux ont eu le même genre d'éducation familiale, faite à la fois de rigueur morale et d'ouverture culturelle. Ils seront ordonnés prêtres le même jour, le 16 juillet 1939. La guerre vient interrompre ce parcours: mobilisé en 1939, J.J. fait la campagne de Norvège d'avril à juin 1940 et reprend ensuite ses études, cette fois au Saulchoir d'Étiolles près de Paris, où il passe son lectorat en théologie.

Ses études ecclésiastiques terminées, Jacques Jomier est assigné au couvent saint-Jacques à Paris en octobre 1941 et entame là des études d'arabe à l'École des langues orientales, à la demande du père Marie-Dominique Chenu, régent des facultés dominicaines du Saulchoir (nouvellement établies près de Paris). Le père Chenu est un médiéviste, reconnu par les plus grands de sa discipline<sup>1</sup>. Très tôt, il a eu conscience de la nécessité de bien connaître les philosophes arabes du moyen-âge pour entrer dans une meilleure intelligence des grands auteurs médiévaux, en particulier Albert le Grand et Thomas d'Aquin. La connaissance de la langue arabe est pour cela nécessaire. Georges Anawati, qui vient d'Égypte et s'intéresse à la philosophie, semble tout indiqué pour cela, mais il ne suffit pas à lui seul. Dans le même temps, en effet, les dominicains français sont sollicités par le Saint-Siège pour créer au Caire un centre d'étude de l'islam et du monde musulman, dans une perspective non plus de conversion des musulmans mais de connaissance de l'Islam par sa culture et sa civilisation. De passage au Caire en 1938, le cardinal Tisserant, alors secrétaire de la Congrégation pour l'Église Orientale, a acquis que ce centre doit être établi en Égypte, car le Caire est alors la vraie capitale culturelle du monde arabe. Pour répondre à ce désir du Saint-Siège, Chenu a besoin d'une équipe et demande à Jacques Jomier et à Serge de Beurecueil de se mettre à l'étude de l'arabe pour préparer ce qui deviendra en 1953 l'Institut Dominicain d'Études Orientales. D'autres comme Dominique Boilot et Ángel Cortabarría Beitia se joindront plus tard à cette équipe de départ.

1. On lui doit des ouvrages majeurs comme *La Théologie au douzième siècle*, Paris, Vrin, 1957, 407 p. et *Introduction à l'étude de Saint Thomas d'Aquin*, Paris, Vrin, 1950, 305 p.

À Paris, Jacques Jomier travaille sous la direction de Régis Blachère. Le contexte de la guerre favorise le travail intellectuel, surtout pour un bûcheur comme lui: «Nous n'étions que six à son cours, se souvient Jacques Jomier, et parfois, pendant les alertes aériennes, il m'arrivait de me retrouver seul avec Blachère»<sup>2</sup>. Blachère est agnostique mais l'a pris en amitié. Ainsi encouragé, Jomier décroche en juin 1943 son diplôme de langues orientales et un certificat d'études littéraires classiques. Il avoue néanmoins à son confrère Georges Anawati qui est alors à Alger, qu'il travaille assez seul avec des professeurs qui parlent mal l'arabe, mais il sait tirer parti des multiples contacts que permet la vie à Paris. Dans une lettre du 18 décembre 1943 à G. Anawati, Jomier écrit: «Le travail, malgré tout mon zèle, est dur car je suis bien seul. À côté des cours proprement scolaires, je suis les cours de formation générale sur le Coran (Blachère et Massignon), sur le vocabulaire philosophique, l'Iran et l'Islam, la conception musulmane de l'histoire (Massignon). Et de ce point de vue, le séjour à Paris est fort intéressant. Des conversations à droite et à gauche, avec le père Abd el-Jalil, surtout, complètent ma formation. J'ai la chance d'avoir à saint-Jacques le père Chenu qui chaque semaine perd une heure à bavarder avec moi pour me tenir au courant de ce qui se produit de nouveau un peu dans tous les domaines (philosophie, théologie, réalisations missionnaires, etc...) et c'est extrêmement précieux. Le père Chenu a reporté sur quelques âmes engagées dans de grandes entreprises toute son affection encore avivée par des épreuves d'il y a deux ans: sur La Tour-Maubourg, sur la JOC, sur l'abbé Godin...»<sup>3</sup>. À quoi G. Anawati répondra, le 28 février 1944: «Enrichissez méthodiquement votre vocabulaire, non pas seulement en termes classiques mais aussi modernes (cf. les revues *Hilāl*, *Muqtataf*, *Risāla*, etc.) ainsi que les auteurs modernes (en particulier Taha Hussein, Haikal, Ahmad Amīn). Il faut absolument que vous arriviez à lire couramment journaux et revues modernes. C'est une question d'entraînement: vous êtes tenaces, vous y arriverez». Sur son orientation à long terme, Blachère conseille à Jacques Jomier de travailler sur le *Commentaire coranique du Manār*, symbole du mouvement réformiste musulman au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Ceci va l'introduire au domaine délicat de l'exégèse coranique et fera de lui un excellent connaisseur du Coran. À Paris, Jomier fréquente aussi l'École pratique des hautes études où il suit l'enseignement de Jean Sauvaget, alors directeur de l'Histoire de l'Orient musulman. Massignon (1883-1962) fait aussi partie de ses relations: ils se sont rencontrés lors d'une conférence à laquelle il a assisté en

2. Entretien avec Jacques Jomier, Toulouse, été 2007.

3. Archives de l'I.D.E.O., Le Caire. Le père Chenu avait été démis par Rome en 1942, de sa charge de recteur des facultés dominicaines du Saulchoir, accusé de promouvoir une "nouvelle théologie". D'où son assignation à Paris. Plus tard, il sera envoyé à Rouen.

compagnie du père Chenu et il est souvent l'intermédiaire entre Massignon et Anawati qui est à Alger. Dès cette époque, le père Jomier acquiert une bonne maîtrise de l'arabe et se construit une culture qui lui permettra de faire du travail de fond.

Jacques Jomier rejoint le Caire le 25 octobre 1945 où il retrouve le fr. Georges Anawati qui l'y a précédé d'une année, après avoir fait quatre ans d'études d'arabe et de civilisation musulmane à l'Université d'Alger. Il est tout de suite engagé comme «attaché libre» à l'I.F.A.O., l'Institut Français d'Archéologie Orientale, où Georges Anawati a noué de premiers contacts scientifiques et commencé à travailler. Il est aussi reçu au Caire par le père Antonin Jausen (1871-1962) à qui on doit la construction du couvent d'Abbassiah et l'amorce d'une bibliothèque de recherche. Bâisseur, Jausen a d'abord été un chercheur, membre de la première équipe du père Lagrange à l'École biblique de Jérusalem. On lui doit des études de premier ordre sur l'Arabie, Naplouse et les coutumes des bédouins de Transjordanie. Depuis la fondation du couvent dominicain du Caire, Jausen a toujours lutté pour que sa vocation intellectuelle ne faiblisse jamais au profit des orientations apostoliques d'un couvent classique. Aussi, Jausen accueille-t-il avec joie ces jeunes religieux arabisants pleins de projets. Mais en homme qui a l'expérience du désert et de l'Orient – pour son exploration archéologique de l'Arabie, il a passé des mois à parcourir le désert à dos de chameau<sup>4</sup> –, il les invite aussi à la patience et à la ténacité: «Un jour, j'ai du affronter une terrible tempête dans le désert, raconte-t-il au jeune Jomier. Ma chamelle s'est couchée, je me suis abrité sous elle et il a plu, il a plu. Et puis soudain, le soleil est revenu. Ma chamelle s'est relevée et nous sommes repartis. Mon petit frère, vous ferez comme moi» (entretien avec le père Jomier, été 2008).

Entre l'I.F.A.O. et le couvent dominicain du Caire qui vivait alors au rythme assez austère d'un couvent religieux en Orient, Jacques Jomier trouve de bonnes conditions pour travailler à son doctorat sur le commentaire coranique du *Manār*, œuvre de Mohamed 'Abduh (1849-1905) et de Rashid Rida (1865-1935), publiée par livraisons régulières dans la revue *al-Manār*. Jacques Jomier s'expliquera sur les raisons de ce choix: «Parmi les ouvrages d'exégèse du Coran qui ont vu le jour entre 1880 et 1940, il est sans contredit le plus caractéristique d'une tendance assez particulière, très répandue encore aujourd'hui et qui mérite d'être examinée de près: il a voulu donner des réponses coraniques aux questions de son temps, prêcher la compatibilité de l'islam avec le monde moderne»<sup>5</sup>. Il y a aussi chez Jomier la perception très précoce qu'il

4. A. JAUSSEN — R. SAVIGNAC, *Mission archéologique en Arabie*, vol. I, Paris, É. Ledoux, 1909, 507 p.; vol. II, Paris, Geuthner, 1914, 691 p.; vol. III, Paris, Geuthner, 1922, 135 p. + 2 vol. de planches. Réédité au Caire en 1997 par l'I.F.A.O.

5. J. JOMIER, *Le Commentaire coranique du Manār. Tendances modernes de l'exégèse coranique en Égypte*, Paris, Maisonneuve, 1954, 364 p.

vaut mieux approcher l'islam par le biais culturel, car une approche trop directement religieuse suscite vite des inquiétudes de la part des musulmans. «Monsieur Jomier, le *Commentaire du Manār* est une œuvre qui a une certaine importance dans la pensée réformiste moderne, lui avait dit Blachère. Nous ignorons son contenu. Il faudrait que quelqu'un l'étudie. C'est de la théologie. Vous en avez déjà fait. Occupez-vous en». «Bonne idée, commente Jomier, car c'était dangereux de s'occuper du Coran» (entretien du 13 mai 2004). En cela, Jomier suit la ligne de Georges Anawati, qui sera plus tard celle de l'I.D.E.O.: étudier l'islam, sa culture et sa civilisation, en dehors de tout prosélytisme.

Cette posture prudente n'empêche pas les contacts personnels et Jacques Jomier va nouer de belles amitiés avec des intellectuels musulmans comme le cheikh Moḥamed al-Faḥḥām, un spécialiste de Sibawayh qui deviendra professeur puis doyen de la faculté des lettres d'al-Azhar, avant d'être nommé cheikh al-Azhar en 1969. Jomier et lui s'étaient connus à Paris pendant la guerre durant une alerte aux bombardements. Une belle amitié les rassemblait qui transparait dans l'*In memoriam* que Jomier lui consacra dans MIDEO<sup>6</sup>. Comme son confrère Georges Anawati, Jomier trouvait dans cette fréquentation des *oulémas* d'al-Azhar un soutien précieux pour ses recherches savantes. Cependant, très vite, il s'intéresse aussi à l'islam vécu au quotidien par les musulmans qui l'entourent. C'est ainsi qu'il publie une étude remarquée sur le *maḥmal*, ce palanquin qui précédait la caravane égyptienne du pèlerinage et apportait, chaque année, à La Mecque la *kiswa*, tenture brodée tissée au Caire pour orner la *ka'ba*<sup>7</sup>. Traditionnellement, la caravane partait de Midān Ḥalabī sous les fenêtres du couvent dominicain d'Abbassiah. Cette coutume qui remonte au sultan Baibars continua jusqu'en 1952 et intrigua Jacques Jomier qui dit avoir consacré ses loisirs pendant plusieurs années à se documenter sur le sujet. Dans la même ligne, il publie en 1952 un long article sur «la place du Coran dans la vie quotidienne en Égypte», qui témoigne d'une fine observation<sup>8</sup>. En 1956, sort un article fort documenté sur le Ramadan au Caire, écrit en collaboration avec Jean Corbon. Plein d'observations sur la cérémonie d'observation de la nouvelle lune, la spiritualité et la pratique du jeûne, les nuits de Ramadan, les problèmes de casuistique que pose ce mois sacré, cet article fait voir l'islam de l'intérieur, à travers une communauté qui «se recueille sur elle-même, sur son patrimoine, sur ses richesses»<sup>9</sup>. Au fil des années, Jacques Jomier complètera ce

6. Cf. MIDEO, t. 15, 1982, p. 312-313.

7. J. JOMIER, *Le Maḥmal et la caravane égyptienne des pèlerins de La Mecque (XIII<sup>ème</sup> - XX<sup>ème</sup> siècles)*, Le Caire, I.F.A.O., 1956, 241 p.

8. J. JOMIER, «La place du Coran dans la vie quotidienne en Égypte», *IBLA*, xv, 1952, p. 131-165.

9. J. JOMIER – J. CORBON, «Le Ramadan au Caire en 1956», *MIDEO*, n° 3, pp. 1-74. Citation p. 70.

tableau de la vie concrète d'une société musulmane par des articles qui sont comme de petites touches qui peu à peu enrichissent et nuancent un portrait<sup>10</sup>. C'est probablement aussi cet intérêt pour la vie quotidienne des Égyptiens qui amènera Jacques Jomier à préparer et à publier un *Manuel d'arabe égyptien*, rédigé en collaboration avec son confrère Joseph Khouzam<sup>11</sup>. On y retrouve la saveur de la vie quotidienne au Caire, le souvenir de Ramadan, le fidèle employé du couvent et bien d'autres détails qui manifestent une compréhension de l'intérieur de la société égyptienne de son temps.

Autre publication de cette première décennie de travail au Caire et qui fera date: un article de 1957 dans la revue de l'IDEO, où il fait connaître au public occidental la trilogie du romancier égyptien Naguib Mahfouz (1911-2006)<sup>12</sup>. Jomier essaie de sentir l'Égypte et le monde musulman par tous les moyens possibles et explique d'ailleurs très clairement son souci dans l'introduction de cet article: «Lire des romans, feuilleter des revues d'art, assister à la projection de films de valeur n'est pas seulement un agréable passe-temps à notre époque; c'est également, lorsqu'il s'agit d'œuvres étrangères, se préparer à mieux connaître les goûts et les talents d'hommes appartenant à des civilisations différentes de la nôtre. Certes, toute œuvre d'art comporte une part de fiction, de création, propre à l'artiste mais cependant, sauf dans des cas extrêmes, toute œuvre d'art reflète un aspect de la réalité, ne serait-ce que l'âme de l'artiste»<sup>13</sup>. Ici, c'est le portrait d'une famille musulmane de petite bourgeoisie, habitant de surcroît le quartier de la Gamaleyya, proche du couvent. «Certains personnages, le père autoritaire et sensuel, la mère douce ilote entièrement soumise, paraissent aujourd'hui d'un autre temps. Bien des musulmans égyptiens ayant connu les milieux en question nous ont pourtant assuré que ces personnages n'étaient pas des créations imaginaires; de tels types humains auraient pu se rencontrer, il n'y a pas si longtemps». La trilogie de Mahfouz aura la fortune que l'on sait, mais le prix Nobel égyptien de littérature qui, à l'occasion, rendait visite aux dominicains d'Abbassiah, gardera une grande reconnaissance au père Jomier de l'avoir ainsi fait connaître, le premier, en dehors des frontières de l'Égypte et du monde arabe. Dans les *Mélanges* qui lui furent offerts à la fin de sa vie, on trouve le fac-similé d'un billet de Mahfouz, maladroitement griffonné

10. Cet ensemble d'articles sera repris en 1994 dans un volume intitulé *L'Islam vécu en Égypte (1945-1975)*, *Études musulmanes*, XXXV, 1994, 267 p.

11. J. JOMIER – J. KHOUZAM, *Manuel d'arabe égyptien*, Paris, Klincksieck, 1964, X + 212 p. Ce travail sera complété plus tard par des *Exercices d'arabe égyptien* et un *Lexique pratique français-arabe (Parler du Caire)*, Le Caire, I.F.A.O., XII + 220 p., 1976. Repris et complété par W. Boutros, I.F.A.O., 2000.

12. J. JOMIER, «La vie d'une famille au Caire d'après trois romans de M. Naguib Mahfouz», *MIDEO*, t. 4, 1957, p. 27-94.

13. *Ibid.*, p. 27.

par le vieil écrivain alors quasi aveugle, mais qui se souvenait. Quelques années plus tard, Jomier s'intéresse aux *Souvenirs* de Yaḥyā Ḥaqqī (1905-1992), un autre écrivain égyptien contemporain, dont les écrits offrent, comme ceux de Mahfouz, des tableaux saisissants de la vie quotidienne égyptienne, écrits, de surcroît, dans une langue arabe accessible à des étudiants qui commencent à se pencher sur la littérature arabe contemporaine<sup>14</sup>. Assez régulièrement, Jacques Jomier donnera ainsi dans *MIDEO* un aperçu de la littérature arabe égyptienne et il contribuera régulièrement à la rubrique *Nouvelles culturelles* de la revue. Ce couvent d'Abbassiah au style très classique n'était pas coupé, tant s'en faut, de la vie intellectuelle et culturelle de l'Égypte.

Moins connue et peut-être plus surprenante en raison des origines bourgeoises un brin conservatrices de Jacques Jomier est sa perception très précoce de la sensibilité politique et sociale du monde musulman égyptien, alors travaillé par le mouvement des Frères Musulmans. Dès 1954, essayant de comprendre les raisons de l'influence du commentaire coranique du *Manār* sur les mentalités musulmanes, Jomier écrit: «Voulant donner une réponse coranique à des problèmes actuels, il s'est adressé à des musulmans humiliés par l'occupation européenne, souffrant de se sentir incompris et méprisés, inconscients de leur retard dans le domaine des sciences et des arts. Il a cherché à les réveiller. Faisant avant tout œuvre d'apologétique, il a soutenu qu'une réforme basée sur un retour du Coran rendrait à l'Islam, en tous les domaines, sa vitalité et sa gloire passée (...) Une telle thèse, extrêmement générale, correspond trop aux aspirations musulmanes pour que le *Commentaire du Manār* ait pu en garder le monopole exclusif. Toute une fraction de l'opinion publique musulmane depuis Jamāl al-Dīn al-Afghānī l'a mise en vedette: elle est au cœur de la doctrine des Frères Musulmans à l'heure actuelle»<sup>15</sup>. Jomier se fera ailleurs l'écho de cette humiliation ressentie par le monde musulman pendant la colonisation et au lendemain de l'affaire de Suez (1956). Lors des Journées romaines de 1958, Jomier écrit: «L'Occident est donc présenté comme un occupant injuste et égoïste qui frustre les pays musulmans de leurs droits [...] Cette page d'histoire a laissé de très profonds ressentiments»<sup>16</sup>. Cette perception du ressentiment est indéniablement une intuition très juste qui manifeste la finesse avec laquelle Jacques Jomier percevait la société égyptienne de l'après-guerre. Il suit aussi de près l'actualité de l'Azhar (comme on disait à l'époque dans les milieux francophones) et les débats autour de l'islam dans la société égyptienne. Dès le 1<sup>er</sup> numéro de *MIDEO* en 1954, il se fait l'écho d'une polémique

14. J. JOMIER, «Deux extraits des *Souvenirs* de M. Yaḥyā Ḥaqqī», *MIDEO*, t. 6, 1961, p. 325-330.

15. J. JOMIER, *Le commentaire du Manār*, p. 349-350.

16. J. JOMIER, «Ce que l'on reproche à l'Occident en terre d'Islam», tiré-à-part pour les *Journées Romaines* de 1958, p. 10.

autour de l'orthodoxie d'une thèse portant sur les récits dans le Coran, thèse présentée à l'Université du Caire et refusée sous pression d'un groupe d'azharistes réticents devant tout renouveau dans l'analyse du texte du Coran<sup>17</sup>. Comme Anawati, Jomier a besoin de cette proximité intellectuelle avec al-Azhar et, en même temps, il partage bien des questions et interrogations portées par ceux qui lui font face, que ce soit à l'Université du Caire fondée par le roi Fouad comme université laïque ou les universités étrangères. À cette époque aussi, Jomier fréquente Taha Hussein, dont le parcours intellectuel correspond précisément à cette tension entre tradition musulmane et renouveau intellectuel. Assez timoré de tempérament et marqué par l'ambiance de suspicion que fit régner le régime de Nasser, surtout après la crise de Suez, Jomier ose cependant écrire quelque chose sur les Frères musulmans et leur influence<sup>18</sup>.

Cette grande connaissance de l'islam, acquise à la fois par le travail en chambre et les contacts quotidiens, lui valent d'être appelé à enseigner d'abord au séminaire copte-catholique de Maadi au Caire, puis aux Facultés catholiques de Kinshasa où il ira à huit reprises entre 1963 et 1983, son cours sur l'Islam ayant lieu tous les deux ans, en alternance avec un cours sur les religions africaines. Le lieu l'enchanté, à tous égards (climat, variété des étudiants, dynamisme de la faculté de théologie) et, dès son arrivée, il partage son enthousiasme avec Georges Anawati: «Que vous dire? Sinon que je serais heureux que vous puissiez profiter, comme je le fais, de ce voyage extraordinaire [...]. C'est un lieu où on est à pied d'œuvre pour de grandes choses»<sup>19</sup>. Il fait preuve alors d'un grand sens pédagogique, d'une capacité d'aller à l'essentiel sans trop trahir la complexité du sujet. Ses ouvrages *Les grands thèmes du Coran* (1978), puis *L'Islam aux multiples aspects* (1982), repris ultérieurement dans une version remaniée sous le titre *Pour connaître l'Islam* (1988) sont le fruit de cette période d'enseignement. *Pour connaître l'Islam* deviendra un manuel de référence; traduit en diverses langues, il est toujours diffusé. Toujours dans un souci de vulgarisation, Jomier publie en 1963 une «Vie de Jésus» qui sera traduite en une douzaine de langues: *La Vie du Messie*. L'auteur n'entend nullement se substituer aux biblistes professionnels. Son point de vue est plutôt «celui du croyant qui cherche avant tout les valeurs humaines et religieuses contenues dans le message de Jésus»<sup>20</sup> mais il est clair qu'il écrit en tenant

17. J. JOMIER, «Quelques positions actuelles de l'exégèse coranique en Égypte, révélées par une polémique récente (1947-1951)», *MIDEO*, t. 1, 1954, p. 39-72.

18. J. JOMIER, «Les Frères musulmans et leur influence», *Études*, mars 1959, p. 317-331.

19. J. JOMIER, Lettre à Georges Anawati, 27 avril 1963, *Archives de l'IDEO*, le Caire. Au départ, c'est le père Anawati qui avait été invité à donner ce cours, mais le visa de sortie d'Égypte lui avait été refusé par l'administration nassérienne qui se méfiait de ce religieux qui parcourait le monde.

20. J. JOMIER, *La Vie du Messie*, Paris, Cerf, 1963, p. 10.

compte du milieu musulman dans lequel il baigne et avec qui il souhaite nouer des liens à un niveau plus profond que le seul niveau culturel ou universitaire.

Il n'en oublie pas pour autant le travail d'érudition et le montre en s'intéressant de près à l'Évangile de Barnabé, un faux du <sup>xv</sup><sup>ème</sup> siècle, qui fait l'objet d'une intense apologétique dans le monde musulman, car il présente un Jésus plus proche de ce qu'en dit l'Islam. Au total, Jacques Jomier consacre à cette question sept publications entre 1954 et 1998. Il évoque le sujet dès sa thèse sur le commentaire coranique du Manâr en 1954, car c'est Rashid Rida qui avait pris l'initiative en 1908 d'en publier le texte en arabe, mais c'est en 1961 que Jomier livre dans *MIDEO* sa grosse étude sur le sujet, pas moins de 90 pages précises, fouillées. Repérant les nombreuses erreurs historiques ou incohérences du texte, Jomier conclut qu'«il n'y a pas à hésiter; il s'agit d'un faux sans aucune valeur historique» et qu'on doit l'ouvrage «vraisemblablement à un prêtre ou à un religieux chrétien qui s'était fait musulman et qui gardait son style d'ancien prédicateur... Il a dû vivre en terre d'Islam ou tout au moins avoir fréquenté intimement des musulmans. Il en veut au clergé...»<sup>21</sup>. Le souci de Jacques Jomier ici est d'évacuer un faux débat qui pollue le dialogue islamo-chrétien. Comme l'écrit Jan Slomp, un spécialiste du dossier, «on sent dans les études de Jomier non seulement un engagement scientifique pour la vérité, mais aussi un souci pastoral pour ceux et celles qui sont déçus et dupés par les quasi certitudes de l'Év. Bar.»<sup>22</sup>. On retrouve ce même souci d'érudition dans les nombreux articles rédigés par Jacques Jomier pour des encyclopédies ou des dictionnaires spécialisés: *Encyclopédie de l'Islam*, *Encyclopaedia Universalis*, *Dictionnaire des religions*. À signaler, en particulier, d'importants articles sur Fakhr al-Dīn al-Rāzī<sup>23</sup>.

La conclusion de Jan Slomp vient, néanmoins rappeler, que Jacques Jomier n'est pas un pur érudit que pourraient satisfaire quelques travaux savants. C'est un religieux dominicain, soucieux de ne pas perdre de vue la finalité de son engagement: promouvoir une meilleure connaissance de l'Islam et de sa culture afin de rendre possible une meilleure compréhension mutuelle, voire même un dialogue entre chrétiens et musulmans. Dès son arrivée au Caire, il s'est intéressé à cette thématique grâce à la fréquentation de Louis Massignon et de Mary Kahil, infatigables promoteurs des *Mardis de Dar-es-salam* et du *Didaskaleion*, deux cercles de réflexion de la communauté grecque-catholique d'Égypte où se rencontrent régulièrement des intellectuels

21. J. JOMIER, «L'Évangile selon Barnabé», *MIDEO*, t. 6, 1961, p. 225-226.

22. J. SLOMP, «Vérités évangélique et coranique. L'Évangile de Barnabé», *En hommage au père Jacques Jomier, o.p.*, Paris, Cerf, 2002, p. 365.

23. Cf. J. JOMIER «Fakhr al-Dīn al-Rāzī (m. 1210/ H. 606) et les commentaires du Coran les plus anciens», *MIDEO*, t. 15, 1982, p. 145-172.

chrétiens et musulmans. En 1949, par exemple, Jomier traite pour cet auditoire de «La pédagogie arabe», conférence fort instructive sur les méthodes d'apprentissage utilisées dans l'école coranique<sup>24</sup>. En réalité, c'est surtout Georges Anawati qui était proche de ce cercle massignonien. Les rapports de Jacques Jomier et Louis Massignon furent, en effet, assez complexes. Comme pour beaucoup de sa génération, Massignon fut son maître lors de ses études à Paris, mais les hypothèses théologiques de Massignon sur l'Islam le mettaient mal à l'aise. Ceci se manifesta, entre autres, lors de sa soutenance de thèse, au cours de laquelle Massignon, qui était le rapporteur principal, lui demanda à brûle-pourpoint si «oui ou non "Allah" du Coran est le Dieu d'Abraham<sup>25</sup>». Gaston Wiet, un autre membre du jury, lui signifia discrètement de ne pas répondre, mais un malaise s'installa. Dans une lettre de mars 1956, Jomier écrit à son confrère Anawati: «Pour vous le dire franchement, je souffre de vous voir dans le sillage de la rue Monsieur et de ne pouvoir appeler ici par son nom ce qu'elle représente...» (Louis Massignon habitait au n° 21 de la rue Monsieur à Paris). Massignon, on le sait, était soucieux de replacer les musulmans dans l'histoire chrétienne du salut. Il considère donc les musulmans comme les enfants d'Ismaël, le fils d'Agar, servante d'Abraham exilée au désert. «Expatrié spirituel», Ismaël n'en est pas moins de la descendance d'Abraham. Pour donner aux musulmans leur place, Massignon va plus loin: convaincu de l'authenticité prophétique de Mohamed et de l'inspiration divine du Coran, il croit que le prophète de l'islam a été sur le bord de la reconnaissance du Dieu d'amour, mais «demeuré sur le seuil, ébloui, il ne tente pas de s'avancer dans l'incendie divin; et, par cela même, il s'exclut de comprendre *ab intra* la vie personnelle de Dieu qui l'aurait sanctifié... C'est ce qui fait l'importance et le scandale de toute vocation mystique en islam; il n'est pas permis de chercher à passer au-delà du seuil où Mohamed s'est arrêté, ni de pénétrer dans cette "lumière sainte" promise jadis à Abraham comme son véritable héritage», écrit-il dans l'*Hégire d'Ismaël*, un texte de 1935, diffusé de manière très restreinte de son vivant<sup>26</sup>. Malgré son malaise devant ces thèses, Jomier reste très déférent à l'égard du maître, comme Anawati d'ailleurs, mais il mettra les choses au point en discutant les écrits d'un fervent disciple de Massignon, Youakim Moubarak: «Lorsque l'auteur écrit que l'islam "semble" rejeter des données chrétiennes fondamentales (pp. 155-156), le mot "semble" est de trop s'il s'agit de l'islam d'aujourd'hui, de celui de toute la tradition depuis toujours, celui à l'intérieur duquel se sauvent les âmes musulmanes qui se sauvent (*sic*). Il n'y a pas à dire que nos contemporains

24. J. JOMIER, «La pédagogie arabe», *Cahiers du cercle thomiste*, septembre 1949, p. 41-66.

25. J. JOMIER en fait le récit dans son livre *Dieu et l'homme dans le Coran*, Paris, Cerf, 1996, pp. 28-30.

26. L. MASSIGNON, «L'Hégire d'Ismaël», in *Les trois prières d'Abraham*, édition hors commerce, 1935; réédition, Paris, Cerf, 1997, p. 70 et 71.

“semblent” rejeter ces données, ils les rejettent catégoriquement<sup>27</sup>». Il renouvellera ses mises en garde dans un article de 1965 à propos de l'ouvrage de Michel Hayek, un autre massignonien, *Le Mystère d'Ismaël*, paru en 1964<sup>28</sup>. Les approximations théologiques ne lui conviennent pas et il sait moins masquer ses désaccords que Georges Anawati à qui il reprochait parfois de cultiver l'ambiguïté.

Nous sommes dans les années du concile Vatican II, période de moisson pour les dominicains d'Abbassiah qui travaillent sans relâche depuis des années. Georges Anawati y est dès le début de la deuxième session en juillet 1963. Il y déploie une intense activité pour faire parler de l'islam, sujet qui n'était pas à l'ordre du jour dans les documents préparatoires<sup>29</sup>. La grande conférence qu'il donne à l'Angelicum, l'université dominicaine de Rome, le 29 novembre 1963 sur «L'Islam à l'heure du concile» est comme le coup d'envoi d'un travail de fond qui aboutira à la déclaration *Nostra Aetate*, votée en octobre 1965. Plusieurs spécialistes, en particulier les Pères Blancs Lanfry et Cuoq, travaillent avec Georges Anawati sur des projets de déclaration. Jacques Dominique Boilot y est aussi associé, car il est au concile comme théologien invité par Mgr Ghattas, l'évêque de Louxor. Il ne semble pas que Jacques Jomier ait beaucoup été associé à la réflexion. Ses lettres de l'époque montrent qu'au Caire on peinait, en l'absence du père Anawati, pour continuer la publication de *MIDEO*, l'accueil des chercheurs à la bibliothèque et les mille petites questions quotidiennes. Il faut dire que la communauté du Caire est alors assez dégarnie: Serge de Beaurecueil a quitté le Caire pour Kaboul en 1963 et Dominique Boilot est devenu le supérieur de la maison dominicaine de Beyrouth, créée comme position de repli éventuel pendant la période nassérienne. À la fin du concile, Jomier se contente d'écrire à Anawati, absent depuis plus de deux ans: «*Yā ḥabībī*, rien ne peut combler le vide que vous laissez ici. J'espère que vous n'accepterez pas trop d'engagements pour l'avenir et que la qualité de votre rayonnement comble votre auditoire pour des années»<sup>30</sup>. En réalité, Georges Anawati, porté par sa notoriété et par le succès de ce qu'il a entrepris au concile, va continuer à parcourir le monde: après quelques enseignements dans les universités romaines pour faire passer dans l'Église catholique le message de *Nostra Aetate*, il enseignera plusieurs trimestres d'hiver chez Gustav von Grunebaum à Los Angeles et Jacques Jomier fait de son mieux au Caire pour tenir bon. Il a contribué indirectement à la réflexion menée au concile sur l'Islam en faisant des mises au point

27. J. JOMIER, «Une nouvelle vision de l'Islam», *Parole et Mission*, n° 20, janvier 1963, p. 123.

28. J. JOMIER, «Le mystère d'Ismaël», *Parole et mission*, n° 20, octobre 1965, pp. 659-663.

29. Cf. J.J. PÉRENNÈS, *Georges Anawati (1905-1994), un chrétien égyptien devant le mystère de l'Islam*, Paris, Cerf, 2008, 366 p.

30. J. JOMIER, *Lettre à Georges Anawati*, 10 août 1966, Archives de l'IDEO, Le Caire.

sur les thèses de Massignon et de ses disciples<sup>31</sup>. La pertinence de son point de vue se voit reconnue par sa nomination comme Consultant au Secrétariat pour les non-chrétiens dont il sera membre de mars 1973 à avril 1985.

Tenir bon. Ce fut souvent son défi, semble-t-il. Dès 1952, une typhoïde l'avait contraint à plusieurs mois de repos en France et ses lettres manifestent déjà de la lassitude par rapport à la vie au Caire. Cette lassitude réapparaîtra souvent, liée en partie, à des rapports compliqués avec le fondateur de l'Institut, Georges Anawati, qui avait une forte personnalité. Jacques Jomier a vécu de surcroît la crise de Suez en 1956, pendant laquelle tous les étrangers étaient assignés à résidence, puis la guerre des six jours en 1967 et celle de 1973 qui vit l'Égypte récupérer le Sinaï. Chaque crise valait aux habitants du Caire toutes sortes de pénuries et une ambiance idéologique survoltée. Et le quotidien au couvent d'Abbassiah était des plus austères. Malgré cela, le père Jomier aimait le Caire dont il connaissait tous les quartiers, les ruelles, les églises et les mosquées. À sa mort, beaucoup d'amis, comme le professeur Tony Johns de Canberra, ont rappelé l'émerveillement que leur procura ces promenades dans le Caire avec lui pour découvrir les lieux décrits par Naguib Mahfouz ou les tombes de quelque grand soufi dans le dédale des cimetières d'une ville qu'il connaissait par cœur. Jacques Jomier était un marcheur infatigable et il a découvert cette ville autant « par les pieds » que par les livres. Il fit à l'époque un grand nombre de photos, rassemblées dans des albums qui nous montrent un Caire aujourd'hui défiguré, parfois même disparu.

Personnalité complexe, donc, qu'une obéissance religieuse à l'ancienne aidait à tenir malgré les difficultés. Pourtant, on ne tient pas indéfiniment. Aussi, lorsqu'un petit accident cérébral se produit au cours d'une conférence à Tunis au début des années 1980, il décide de rentrer en Europe et rejoint le couvent dominicain de Toulouse, il y vivra encore 27 ans, indiscutablement heureux. Il y est accueilli par une communauté dominicaine jeune et en plein renouveau. Il se plie volontiers au rythme de la vie communautaire et aux services quotidiens. La présence d'une bonne bibliothèque et d'une communauté de frères étudiants dominicains lui permet de continuer à enseigner, comme il l'a fait pendant les années précédentes à Kinshasa. Plusieurs de ses livres majeurs, comme *Pour connaître l'Islam* et *Dieu et l'homme dans le Coran* sortent après son retour en France, ainsi qu'un grand nombre d'articles. Il donne aussi des cours à l'Institut Catholique de Toulouse, participe à des colloques et reçoit volontiers ses amis orientalistes, en particulier M. Roger Arnaldez, à qui le lie une profonde amitié. En 2002, Marie-Thérèse Urvoy et quelques amis lui offrent un beau volume de *Mélanges* qui reflète la richesse de son parcours et témoigne de leur admiration:

31. Cf. son article déjà cité de *Parole et Mission* de 1963.

«ce qui caractérise le mieux la personnalité du père Jomier, écrit Roger Arnaldez, c'est la discrétion et l'humilité. Ces qualités morales se traduisent dans sa vie intellectuelle par le souci de la précision, de l'exactitude, de la soumission aux faits et en particulier aux textes»<sup>32</sup>. En mai 2005, réduit par l'âge à une activité minimale, il a encore la joie de recevoir à Toulouse la visite d'un des plus célèbres romanciers égyptiens contemporains, Gamal al-Ghitany, venu lui témoigner que l'Égypte n'a pas oublié tout ce qu'il a fait pour la renommée de sa culture. Le père Jomier en fut très ému, même si sa mémoire lui faisait alors largement défaut: «Imaginez-vous, me dit-il en me racontant sa conversation avec Gamal al-Ghitany, je ne retrouvais plus le nom du Dr Taha Hussein». Chaque visite de quelqu'un venant du Caire lui faisait une grande joie.

Le père Jomier est décédé à Villefranche du Lauragais le dimanche 7 décembre 2008, après quelques jours d'hospitalisation. Ses funérailles ont été célébrées à Toulouse dans son couvent, le dimanche 25 janvier 2008. «Ô très doux amour du Dieu inconnu, celui qui a trouvé la source de tes eaux, a trouvé le repos»: Ce répons chanté pendant la messe des funérailles aurait sonné parfaitement aux oreilles des nombreux amis musulmans de Jacques Jomier, qu'il avait su si bien rejoindre par l'intelligence et par le cœur.

Jean-Jacques Pérennès, o.p.

### Le Père Jacques Jomier à Toulouse (1981-2008)

Le frère Jacques Jomier a vécu à Toulouse les dernières années de sa vie. C'est en 1981 qu'il quitta l'Égypte pour raisons de santé et rejoignit le couvent dominicain de Toulouse. Pendant quelques années il fera la navette entre Le Caire et Toulouse comme pour assurer une transition, restant fidèle à ses sujets de prédilection, comme le montre sa riche bibliographie, très fournie jusqu'à l'année 2001. Outre de nombreux articles, c'est au couvent de Toulouse qu'il rédige en particulier ses deux derniers livres: *Pour comprendre l'Islam* (1988) et *Dieu et l'homme dans le Coran* (1996)<sup>33</sup>. Il donne des cours à l'Institut Catholique de Toulouse et au *studium* dominicain, participe à des

32. *En hommage au père Jacques Jomier, o.p., Études réunies et coordonnées par Marie-Thérèse Urvoy*, Paris, Cerf, 2002, 434 p., citation p. 7.

33. Cf. la bibliographie publiée dans ce dossier.

colloques et reçoit volontiers ses amis orientalistes, en particulier M. Roger Arnaldez, Marie-Thérèse et Dominique Urvoy.

Dans les premières années de son séjour à Toulouse, il s'absentait souvent pour donner des cours, animer des sessions ou tout simplement retrouver des amis. Il aimait tout particulièrement aller enseigner en Afrique de l'Ouest. Jusqu'à la fin des années 1990, il allait aussi passer chaque année un mois à Saint-Sulpice de Favière, chez les Dominicaines de Béthanie, où il se rapprochait de sa famille comme de sa ville natale. Petit à petit, il a réduit le nombre de ses déplacements et finalement il ne bougeait plus du couvent. Il a su garder son autonomie et il occupait dans le couvent toute sa place. Il tenait particulièrement à participer à l'Office choral et il lui en coûtait de le manquer quand il faisait vraiment trop froid dans notre église non chauffée. Pour les frères du couvent de Toulouse, le Père Jomier a été un admirable frère aîné.

Le père Jean-Hugo Tisin, lui-même grand connaisseur des langues anciennes, a été un interlocuteur privilégié du père Jomier. Il est intéressant d'entendre son témoignage: *«L'objet principal de la recherche du p. Jomier à Toulouse a porté sur Islam et christianisme. Dans la Revue thomiste, il a régulièrement donné des Bulletins depuis 1981, comme dans la revue de l'Université du Mirail Horizons Maghrébins. Il a, en particulier établi dans un des numéros la bibliographie de Louis Gardet, ce petit frère de Jésus spécialiste du monde arabe et musulman qui a vécu à l'ombre du couvent des Dominicains de Rangueil comme Jacques Maritain. Le père Jomier était très lié avec l'un et l'autre. Parmi ses principaux sujets d'étude, il y avait l'Évangile de Barnabé, cet écrit apocryphe probablement rédigé par un chrétien apostat et qui est considéré par de très nombreux Musulmans comme authentique. Le p. Jomier en a été un étonnant commentateur. Il serait bon que l'ensemble des articles du p. Jomier (une trentaine) sur cette question qui lui tenait à cœur soit réuni en un volume, pour couper court aux légendes propagées sur ce texte. Le p. Jomier a continué aussi à Toulouse ses savantes études coraniques en particulier sur les commentateurs, comme al-Rāzī et Ghazālī. Il a rédigé, entre autres, deux numéros des Cahiers Évangile, dont l'admirable Un chrétien lit le Coran<sup>34</sup>. Il aimait bien parler des chrétiens qui furent attirés par l'Islam, comme Massignon, ou qui étaient des convertis venus de l'Islam. Il avait une tendresse toute particulière pour le père J. M. Abd el Jalil, o.f.m. et Mulla Zade, entre autres. Il fut aussi le premier européen à faire connaître l'œuvre du futur prix Nobel de littérature Naguib Mahfūz. Une étudiante syrienne de l'Université du Mirail a rencontré ici le p. Jomier et a rédigé une thèse de doctorat sur Mahfūz où elle mentionne le p. Jomier. Mais celui-ci, trop fatigué, n'a pu lire la thèse».*

34. *Cahiers Évangile*, n° 42, Paris, Cerf, 1984, 64 p.

Le père Jean-Michel Maldamé, qui fut longtemps aumônier des étudiants à Toulouse, donne ce témoignage: «*Pendant que j'étais aumônier d'étudiants des Grandes Écoles, le p. Jomier a mis au service des jeunes ses compétences. J'ai invité à plusieurs reprises J. Jomier à des réunions dans les résidences universitaires. Il y venait modestement vêtu de son blouson et là il parlait de l'islam répondant aux questions portées par l'actualité. Il y avait souvent des étudiants musulmans qui avaient lu les affiches posées par les étudiants; il les impressionnait toujours par sa compétence et son grand âge imposait le respect. Leur présence entravait d'une certaine manière l'énoncé de certains jugements... mais à plusieurs reprises des étudiants musulmans sont venus le consulter pour des questions personnelles, comme eux-mêmes me l'ont dit ensuite. J'ai aussi bénéficié de ses conseils lorsque j'ai eu à préparer au baptême des étudiants d'origine maghrébine*».

Ce qui fit le plus souffrir notre vieux frère ce fut l'affaiblissement de sa vue. L'opération chirurgicale qu'il subit en 2004 et qui lui rendit assez de vision pour continuer à lire, avec une grosse loupe tout de même, lui donna un regain d'activité et son moral s'en ressentit. Quelle souffrance pour le Père Jomier de ne pas pouvoir lire! Par contre, il ne fut pas possible de lui rendre l'ouïe et, s'il se plaignait parfois («*Je n'ai plus d'oreille*», disait-il) c'était de ne plus entendre comme il l'aurait voulu, ni tout ce qu'il aurait voulu... et il était très friand d'entendre. Cela le privait de venir aux Chapitres de la communauté, surtout lorsqu'il y avait un débat, car il ne percevait plus rien. Aussi appréciait-il tout particulièrement qu'on lui parle dans l'oreille. Jamais cependant il ne manqua un Chapitre où des décisions importantes devaient être prises, et en particulier lorsqu'il s'agissait d'une élection ou du vote pour une profession. On se souvient qu'il abordait les gens en lançant un sonore: «*Dites donc*!» Et souvent, il enchaînait avec: «*avez-vous connu*»...? Et il évoquait un souvenir que même les plus anciens ne pouvaient certainement pas avoir connu.

Sa mémoire était impressionnante. Non seulement il se souvenait de ce qu'il avait lu, mais aussi des gens qu'il avait rencontrés, de ce qu'on lui avait dit, des circonstances importantes de la vie du couvent, de sa famille ou de ses frères en religion. Il avait cet art envié de s'intéresser aux gens qu'il rencontrait. Au moment du café, après le repas de midi, moment particulièrement apprécié dans nos couvents, car on y fait une pause entre des temps de travail ou de ministère, le P. Jomier, avec un art consommé, observait le groupe des frères pour voir auprès duquel il irait s'asseoir et avec qui il parlerait. On le voyait venir avec amusement auprès de tel ou tel frère et il suffisait d'attendre qu'il entame la conversation. C'était toujours un plaisir, car il savait varier les sujets, vous poser la bonne question sur ce que vous veniez de faire ou ce que vous alliez faire. Il savait évoquer le souvenir inattendu, jamais le même avec la même personne, et citer l'anecdote amusante qui tombait à pic ou le bon mot qui venait à point. Sa conversation, jusqu'au dernier jour a été pour ses frères, un bel

exemple d'attention aux autres. En particulier au sujet des frères malades, surtout lorsqu'il s'agissait de grands malades qu'il ne pouvait pas aller visiter à l'hôpital. Comme il partageait profondément la vie du couvent, le décès d'un frère, forcément plus jeune que lui, l'affectait vraiment.

Sa grande crainte était d'avoir à aller en maison de retraite pour personnes âgées, et souvent il manifestait sa reconnaissance aux frères infirmiers de s'occuper de lui (ce qui n'était pas toujours facile, car il vivait dans une perpétuelle inquiétude). Dans les dernières années, il disait à son prier, avec son sourire si malicieux: «*C'est tout de même bien de pouvoir rester dans son couvent*»! Pendant les mois d'été, quand le couvent se vidait et qu'il devenait difficile de s'occuper de lui, il devait aller dans telle ou telle communauté de religieuses qui acceptaient de s'occuper de lui. Mais il n'aimait pas du tout ça et, à la fin, les frères s'arrangèrent pour le garder à la maison tout l'été. Il appréciait et ne manquait pas de le dire. Jusqu'au bout il a travaillé et quand la fatigue ou sa vue l'en empêchait, il se lamentait de ne rien faire (...). Nous étions émerveillés, au contraire, de ce qu'il mène à bien la lecture des gros livres que publiaient et que lui envoyaient ses amis, comme ceux de Dominique ou de Marie-Thérèse Urvoy ou celui du Père Jean-Jacques Pérennès consacré au Père Anawati. Il lut entièrement ce dernier sur des épreuves que les frères imprimaient en gros caractères.

Nous avons eu la joie de fêter les 75 ans de profession religieuse du p. Jomier (2008). Le 23 septembre 1933, le frère Albert-Marie Jomier prononçait ses premiers vœux. Pour diverses raisons, nous avons choisi la fête de saint François d'Assise pour célébrer cet anniversaire. Comme il était très fatigué à ce moment suite à une mauvaise chute, nous avons réduit la fête à la célébration de la messe, au repas et à la récréation qui le suit. Il fut très ému de recevoir à cette occasion, une lettre du Vatican, que le Pape avait manifestement signée de sa main. Il a également reçu une lettre du Maître de l'Ordre, ainsi que des deux Provinciaux et de plusieurs frères du Caire. Au moment du café, le père Jomier a évoqué quelques souvenirs qu'il avait notés sur de grandes feuilles, subrepticement tirées de sa poche! Les frères furent frappés par la place importante qu'occupait, dans ses souvenirs, le père Anawati. On pressentait qu'il y avait eu entre eux une importante et longue collaboration, mais que les rapports ne furent pas toujours faciles (...). Ses souvenirs, toujours très précis, ont été enregistrés et il est possible de les écouter en passant au couvent de Toulouse. Le frère Jean-Marie Mérigoux, qui fêtait ce même jour 50 ans de profession (*après avoir vécu longtemps en Irak et en Égypte, ndlr*), avait tenu à être présent, ce qui a beaucoup réjoui le père Jomier.

Chaque jour notre frère faisait une marche, soit dans le cloître si le temps le permettait, soit dans la grande galerie dont le couvent de Toulouse bénéficie. Appuyé

sur sa canne, il marchait longuement, pour respecter les prescriptions de la Faculté. Puis il allait lire les journaux. Il était surtout intéressé par les nouvelles venant du Moyen-Orient et s'arrêtait tout particulièrement aux souffrances des Arabes chrétiens, confrontés à l'islam radical.

Avec beaucoup de sagesse le père Jomier disait de temps en temps, en parlant de son existence: «Il faudra bien tout de même que ça finisse un jour»! Aussi attendait-il paisiblement son heure. Elle est venue au terme de quelques jours difficiles: il est mort le dimanche 7 décembre 2008. Ses obsèques ont été célébrées le mercredi 10 décembre 2008.

Alain Quilici, o.p.

Annnonce du décès du père Jomier par Gamal al-Ghitani dans *Akhhār al-Yawm*, le 10 décembre 2008.

هذا عام المراثي والرحيل، لا يمرُّ أسبوع إلا ونودع عزيزا حميما. يتقاطر الراحلون كل منهم أعز من الآخر. استيقظت صباحا على صوت مدير مكتبة دير الآباء الدومنيكان بالعباسية، أنهى إلي خبر رحيل الأب جاك جوميه في مدينة تولوز الفرنسية صباح يوم الأحد. ربما لا يعرف الكثيرون هذا الأب الرائع، عاش في مصر سنوات طويلة اتصلت من الأربعينيات إلي السبعينيات. انتمى إلي الآباء الدومنيكان التابعين للكنيسة الكاثوليكية، وهم يقيمون أديرتهم على أطراف المدن، بالقرب منها وليس بمعزل عنها. الدير التابع لهم يقع في أرض الخفير وحتى الخمسينيات كانت تعد من تخوم القاهرة حيث يقام فيها المولد النبوي كل عام. كانت كل وزارة تنصب سرادقا يقرأ فيه القرآن والتواشيح، وتقدم المشروبات. بعد الثورة بطل ذلك وزحف العمران إلي الفراغ الذي لم يكن فيه إلا مبنى الدير، ومصلحة سك النقود، ومصنع الطرايش الذي بني من خلال مشروع القرش الذي تبرع فيه المصريون لبنائه كجزء من نهضة الصناعة المصرية بعد ثورة ١٩١٩، كانت المنطقة تقع بالقرب من ميدان الجيش، إلا أنها بعيدة، نائية، بمقاييس الوقت، حتى بنيت مدينة البعوث الإسلامية في

الخمسينيات، وإلى جوارها سينما الصقر الفضي الصيفية، والتي كان ترددنا عليها نحن أبناء الجمالية نادرا لبعدها، اذ يجب اجتياز منطقة المقابر الكبرى بقايتباي، وكان ذلك مثيرا للرهبة بمقاييس الوقت.

في عام ثمانية وستين تعرفت إلى الأب جاك جوميه، لا أذكر أين أو كيف، لكن إن لم تخني الذاكرة كان اللقاء عن طريق الصديق الروائي محمد جبريل الذي كان يعمل في جريدة المساء وقتئذ. كنت أعرف اسمه من خلال الدراسة الرائدة عن ثلاثية نجيب محفوظ التي كتبها بالفرنسية وترجمت ونشرت في مكتبة مصر، لعلها الدراسة الأولى التي يكتبها مستعرب غربي عن الثلاثية وبالتأكيد لفتت الأنظار إليه. توثقت العلاقة بيننا وزار بيتنا المتواضع في درب الطبلاوي، وعندما انصرف قالت أمي إنه رجل طيب، وكانت نظرتها في الناس لا تخطيء. تجولت معه كثيرا في القاهرة القديمة، وكان صفاء نفسه ونقاء روحه يصلني. في مكتبة الدير الثرية بالمراجع من اللغات العربية والفرنسية والانجليزية أمضيت بصحبته ساعات طويلة.

وفي عام تسعة وستين قرأ لي كتابا عن المحمل. كان يترجم لي النص الفرنسي وكنت أدون ما يذكره لي، دراسة رائدة عرضت لها في «آخر ساعة» وقتئذ، لفت نظري دقة البحث وعمقه وجدة استدلالته، كتبها وحصل بها على الماجستير من السوربون عام خمسة وأربعين، أي العام الذي ولدت فيه. إلي جانب بحث آخر عن خطبة الجمعة، تطورها ومضامينها منذ العصر المملوكي حتى العصر الحالي، أتمنى أن يترجم الكتابان إلى العربية، فكلاهما من الدراسات المهمة الرائدة.

غادر الرجل الطيب مصر في أول الثمانينيات، بعد أن خدم الثقافتين العربية والفرنسية، وكنت أسأل عنه الآباء الذين تعاقبوا على الدير، وأعرف منهم ما يتيسر من أخباره. لقد استقر به المقام في الدير الكبير بمدينة تولوز، إلى أن حللت بها منذ ثلاثة أعوام في مؤتمر أدبي. هناك طلبت من أخي حبيب السمرقندي، الأديب والباحث المغربي المقيم في المدينة، والأستاذ بجامعةها، أن يصحبني إلى الأب جاك جوميه، وبالفعل التقيت به في الدير، أمضيت

بصحبتة ساعتين ونصف الساعة، حدثني عن ذكرياته في القاهرة، ونشرت خلاصة ما أخبرني به في «أخبار الأدب»، ما زلت أذكر عبارته بالعربية الفصحى، عندما تمنيت رؤيته في القاهرة قال مبتسما: لا أظن... إنما أنا طلل مقيم. من الشخصيات من يثير في النفس مشاعر تختلف من هذا إلى ذلك، ورغم توالي السنوات واكتمال الغياب، فإن مجرد ذكر الأب جاك جوميه يث في روعي سكينه وهدوءا، ويثير عندي احتراما، رحمه الله...

جمال الغيطاني